

***Fictions de la Révolution. 1789-1912.*** Sous la direction de JEAN-MARIE ROULIN et CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018. Un vol. de 362 p.

Ce volume collectif, dirigé par Jean-Marie Roulin et Corinne Saminadayar-Perrin, fait suite aux *Romans de la Révolution*, paru en 2014. Si l'empan temporel reste le même, de 1789 à 1912, le champ générique s'étend, grâce à la notion de « fiction », accueillant ainsi théâtre et roman.

Dans leur introduction, « La Révolution, machine à fiction », Jean-Marie Roulin et Corinne Saminadayar-Perrin soulignent comment « la mise en fiction permet de problématiser et de modéliser [l]es questions obsédantes » posées par la Révolution, relatives au processus historique et au devenir de l'individu. La « dynamique fictionnalisante » de la Révolution la fait ainsi devenir matrice fictionnelle, pour mieux interroger le présent d'un XIX<sup>e</sup> siècle dont l'imaginaire sera véritablement hanté par l'événement révolutionnaire. La fiction, au sens d'« imagination », se trouve ainsi mise au défi de représenter ce qui a eu lieu, mais dont la saisie demeure problématique.

Dans la première partie de l'ouvrage, « Dispositifs fictionnels », il s'agit donc de voir comment la Révolution se présente comme un « puissant réservoir narratif », saisi le plus souvent à l'aide de ruses et de biais. Lucien Derraine met ainsi au jour les préoccupations de Mercier quant à la distinction entre réalité et fiction, qui se cristallise notamment dans *Le Nouveau Paris*, via une réflexion sur l'écriture de l'histoire. Dans son étude sur les « contes de la Révolution », Christelle Bahier-Porte démontre que le conte, « fiction hyperbolique », « fiction par excellence », a proposé une saisie de l'événement, sur le registre du fabuleux. Les contes entretiennent donc un double rapport à la Révolution, à la fois comme événement représenté – de manière biaisée –, et comme création de fantasmes, dont témoigne le genre. Au travers de son étude de *L'Émigré* de Sénac de Meilhan, Jacob Lachat souligne combien la Révolution a été, très tôt, un objet de conjecture, et par là, un moyen d'interroger le processus de déroulement historique. Ce roman épistolaire devient ainsi lieu de réflexion sur l'avenir, tout en proposant un autre discours sur la Révolution, plus intime et proche des personnages : l'impossibilité de prévoir la fin de la Révolution amène le personnage de Longueil à opter pour un regard au plus près de la douleur des émigrés. Stéphanie Genand montre comment le moment 1800 propose d'autres approches, non plus mimétiques, mais morales de l'événement révolutionnaire. S'appuyant sur l'œuvre de Staël, elle pose ainsi que « l'enjeu ne consiste pas à représenter les événements, mais à penser la noirceur qu'ils ont laissé surgir ». Ce regard parallèle, qui ne consiste plus à chercher à représenter l'événement, mais les conséquences sur les individus pris dans les rets de l'Histoire, est également analysé par Paule Petitier, qui examine les intrigues sentimentales dans quelques romans de la Révolution. La fiction de l'intrigue amoureuse permet ainsi d'interroger les liens sociaux en dehors de la politique révolutionnaire, c'est-à-dire à la fois de jeter un jour critique sur la Révolution, et de repenser, en le réinventant, le politique. Xavier Bourdenet s'intéresse aux *Chouans*, comme se démarquant du modèle scottien. Alors que celui-ci reposait et mettait en scène une intelligibilité de l'Histoire, le roman de Balzac se caractérise par un empêchement de la représentation de l'événement révolutionnaire. Dans *Spiridion* de Sand, la Révolution ne surgit qu'à la fin de l'intrigue : pour Guillaume Milet, cela tient à la volonté de l'auteur, non plus mimétique, mais didactique. Il s'agit dès lors de « déplacer le regard » et de chercher à former le lecteur : la Révolution, « moins représentée que pensée », serait ainsi pour Sand une « étape décisive dans la marche du progrès de l'Humanité ». Un regard déplacé est également au centre de l'étude de Céline Léger, qui montre la Révolution « saisie par le détail » dans *Madame Thérèse ou les volontaires de 92* d'Erckmann-Chatrion. Le choix d'un narrateur enfant, témoin de l'intrusion de l'Histoire dans le quotidien d'un village, permet de focaliser l'attention sur la réalité des combats des armées révolutionnaires.

La deuxième partie du volume, « Personnages, événements, motifs », regroupe des études qui montrent « comment des personnages ou des événements historiques sont mis en fiction dans les romans, au théâtre et dans la poésie » (introduction). Maurizio Melai analyse ainsi différents avatars du personnage de Charlotte Corday dans le théâtre entre 1793 et 1850. Le choix d'une telle héroïne n'est évidemment pas sans poser problème, et l'article de M. Melai retrace les polémiques qui ont accompagné un tel sujet. Paola Perazzolo se penche sur les figures de Bara et de Viala, telles que représentées dans les « faits historiques » dramatiques de 1794, interrogeant poids des sources, mythification en cours, et idéologisation de l'Histoire. Paul Kompanietz étudie la figure d'André Chénier, centrale dans la troisième partie de *Stello*, et met ainsi en lumière l'analyse de la Terreur proposée par Vigny. Mais la fictionnalisation de l'Histoire permet aussi d'interroger la double prise en charge possible de l'événement, par des discours différents. Aude Déruelle se penche ainsi sur les massacres de septembre, relatés soit par la parole historique, soit par celle de la fiction. Cette possibilité double d'un propos sur la Révolution se trouve en quelque sorte synthétisée par la figure de la métaphore, comme le suggère l'étude d'Olivier Ritz sur la formule l'« abîme des révolutions ». Métaphore active dans la fiction, les abîmes de la révolution permettent également une mise à distance de l'événement : « la Révolution apparaît comme un temps hors de l'histoire, inaccessible à la raison, sans commune mesure avec le présent ».

La troisième partie du volume est consacrée aux « politiques de la fiction », c'est-à-dire à la manière dont la fiction, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, « se développe dans un dialogue permanent entre les reconfigurations en mouvement d'un passé historique, non clos et agissant sur le présent, et l'actualité politique » (introduction). Jean-Marie Roulin montre ainsi comme la Révolution est « déterritorialisée » dans le *Jocelyn* de Lamartine, à l'aide de « décalages et contrepoints ». Vincent Bierce explore comment trois fictions balzaciennes tentent d'« effacer la Révolution », c'est-à-dire de « pardonner les crimes de l'Histoire », de refonder un lien social distendu, et, au sein de la création romanesque, de « désamorcer les rêveries héroïques qui entourent la Révolution ». Claude Millet met au jour la démarche quelque peu paradoxale qui sous-tend *La Berlinde de l'émigré*, à savoir qu'il s'agit d'une « pièce qui se saisit d'un objet politique (et d'un objet politique brûlant) pour le dépolitiser », dans un processus de neutralisation, pour rendre possible la représentation sur la scène d'un moment de la Révolution. Sophie Lucet souligne les difficultés rencontrées, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par une volonté de créer un théâtre « patriotique », au travers de l'exemple des Goncourt et de Sardou. Claudie Bernard examine *Sous la hache* d'Élémer Bourges pour faire apparaître les phénomènes d'intertextualité à l'œuvre dans ce roman, ce qui n'est pas sans « entame[r] le caractère terrible des faits ». Franck Laurent retrace le projet hugolien de faire figurer la Révolution au sein de l'épopée qui deviendra *La Légende des siècles*. Mais cette volonté ne sera pas menée à bien : « l'épopée moderne ne permet pas la figuration directe narrative et fictionnelle » de la Révolution ; et le roman se révélera alors la forme la plus apte pour l'accueillir. Corinne Saminadayar-Perrin montre comment *Les Dieux ont soif* permet à Anatole France de développer, grâce aux moyens de la fiction, une réflexion sur le fanatisme révolutionnaire, une « poétique du fanatisme », qui contribue également à une « opération de dégonflage », où « la fiction romanesque carnavalise volontiers l'histoire ».